

UNIVERSITE PARIS OUEST NANTERRE LA DÉFENSE

TROPISMES

N° 16

The Relevance of Theory

LA Résonance de la théorie

Publié avec le Concours du Conseil Scientifique
de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense

2010

CENTRE DE RECHERCHES ANGLOPHONES

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

À Marc Chénétier

Il faut rester perplexe devant la nécessité proclamée de la théorie : ne serait-ce que pour se garder d'un nouvel académisme si, en effet, la partie est gagnée ; et à l'heure où le « theory-bashing », désormais à la mode aux États-Unis, ne peut qu'à son tour éveiller l'esprit de contradiction. Il reste que je n'ai toujours pas bien compris pourquoi, en quoi, nous avons absolument besoin de « théorie » tout court¹ pour parler des livres qu'il nous plaît ou qu'il nous échoit d'étudier : nous avons déjà bien du pain sur la planche avec la littérature mondiale, la philosophie et l'histoire, la psychanalyse... Si le terme de « théorie » désigne le recours à ces différents savoirs et modes de discours, alors il est évident qu'on ne saurait s'en passer systématiquement. Pourtant, je crois comprendre que dire qu'on fait de la « théorie », c'est affirmer deux choses, qui pourraient bien d'ailleurs être contradictoires : d'abord, peut-être, un désir de scientificité dans l'invention, qui va au-delà de la seule et apparemment vieillotte appartenance aux « sciences humaines » ; ensuite, et plus encore, un

¹ Dans sa conférence plénière donnée en ouverture du colloque, Jonathan Culler parlait de « literary theory » plutôt que de « theory *tout court* », et c'est à lui que j'emprunte la formule.

projet militant de lutte contre la domination. Voilà sans doute ce qu'il faut entendre dans la revendication « théoricienne », du moins aux États-Unis et en Grande Bretagne, et qu'on n'entend pas, ou pas de la même façon, lorsqu'on nomme sa discipline autrement (ou lorsqu'on ne sait trop comment la nommer). Je crains, hélas, qu'on ne surestime beaucoup l'efficacité politique des discours universitaires (aux États-Unis comme en Grande Bretagne, l'essor de la « theory » ne semble avoir gêné en rien les succès parallèles de la droite ces vingt ou trente dernières années). Je crains, plus encore, qu'on ne fasse alors que s'acheter une bonne conscience : ne vaudrait-il pas mieux, puisque de la littérature nous faisons notre métier bizarre, un « *non serviam* » bien pensé et responsable, qu'une étouffante « self-righteousness » ?

Il y a l'inévitable querelle de mots : théorie, théories, theory... je n'ai pas le goût des nettoyages de termes, mais il faut tout de même constater que le mot anglais « theory », dont l'exportation massive signe la domination anglophone du champ universitaire mondial, recouvre des pratiques et des situations non seulement diverses mais souvent inconciliables.

1. Sur le terme américain « theory »

« Theory » n'est pas un terme unifié où tous se retrouveraient solidaires dans la conquête de la vraie démocratie. Par exemple, une spécialiste de littérature comparée très au fait de la philosophie européenne inclut les « cultural studies », pas même gratifiées du mot « theory », dans une liste partielle et désinvolte des choses bêtes que nous sommes tous tentés de faire, comme se vautrer devant la télévision, etc.² En réalité, il n'y a pas d'union sacrée, mais d'irréductibles incompatibilités entre, d'une part, « theory » au sens le plus philosophique du terme, et d'autre part, la majeure partie de la « theory » au sens du « tournant culturel » pris dans le sillage de Michel Foucault. Je sais bien qu'on est toujours l'imbécile de quelqu'un. Mais il est indiscutable que la « theory » rattachée à la tradition

² A. Ronell, *Stupidity*, 89.

philosophique entretient un rapport beaucoup plus averti et bien mieux problématisé à son propre savoir que ne le fait la « theory » plus simplement militante des « cultural studies », où le plus souvent l'exigence et l'énergie proprement philosophiques de la pensée de Foucault ont été escamotées. Derek Attridge, dénonçant « l'instrumentalisation » de la littérature par des discours trop conquérants, souligne bien ce triste paradoxe : « taken seriously, much of the [theoretical] work [from the 70's and 80's] being so utilized presents a strong challenge to instrumentalism. »³ Il y a donc des raisons de douter de la pertinence du terme global de « theory », qui met dans le même sac des discours n'ayant souvent rien en commun, malgré la façade d'un placide et affolant *synchrétisme*, selon une formule d'André Bleikasten.⁴ Aussi, je comprends mal que l'on s'obstine à ôter tout adjectif (« cultural », « literary », « philosophical ») devant ce mot devenu triomphal de « theory » : c'est pour moi un tour de passe-passe, comme si l'on voulait à toute force créer un label, intimidant, doublé d'un badge de bonne conduite.

Quoi qu'il en soit, la situation des études littéraires aux États-Unis et en Grande Bretagne, c'est que la domination des « cultural studies » a éliminé la connaissance des textes littéraires : selon Attridge, l'instrumentalisation de la littérature l'emporte « dans toutes les sphères de l'éducation. »⁵ Aux États-Unis, la lecture attentive et patiente des textes n'existe plus que dans les « writing schools ». C'est ce que disent les écrivains, c'est ce dont témoignait il y a quelques années dans la revue *Critique* une enseignante de « creative writing » : puisque ses étudiants ont pour la plupart très peu lu, et surtout pas de près, elle estime qu'en réalité son travail est de leur apprendre à lire, à « lire en écrivains », afin d'en faire au moins de « bons lecteurs ».⁶ Devons-nous, en effet, lire en écrivains ? Oui, oui et non : nous faisons moins que cela, plus que cela, mais c'est l'une des choses qu'il nous revient de faire. Sinon, qui s'en chargera ?

³ D. Attridge, *The Singularity of Literature*, 10.

⁴ A. Bleikasten, « Y a-t-il une critique américaine ? », 417.

⁵ Attridge, *op.cit.*, 9.

⁶ S. Kohler, « Les *Writing-schools* vues de l'intérieur », 648 et 649.

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

Il est certes difficile de dire ce qu'est un « bon lecteur ». Mais réintroduire l'idée qu'il y a un secret dans le texte, comme le font tant de lectures idéologiques des œuvres, n'augure rien de bon. André Bleikasten observait que l'approche exclusivement «historicisante » reposait, en outre, sur l'idée tout aussi discutable de la littérature comme « reflet » des grands conflits sociaux, ethniques et sexuels.⁷ À partir de là, il voyait deux stratégies complémentaires : la « mise en accusation », et la « mise en conformité » (il s'agit alors de sauver les œuvres, et de « récupérer les auteurs canoniques pour les bonnes causes »)⁸. « Theory », dans ce cas, pourrait bien être le nom d'une nouvelle morale, sur les ruines de ce qu'on appelle avec condescendance « textualism », et au profit d'un « grand déploiement de références théoriques »⁹ qui tend à priver le critique de la force de son propre dire : « Rien ne peut désormais se dire sans autorisation préalable ».¹⁰ Je crois, en effet, que cette obligation d'autoriser son discours, de montrer ses papiers, n'est en soi gage d'aucune circulation de la pensée, d'aucun passage d'air. Je comprends mal, du reste, l'assentiment à une certaine fétichisation du modèle scientifique qui impose de tels protocoles d'autorisation, et qui dans les faits accompagne l'exigence d'un *productivisme* universitaire¹¹, permettant aux bailleurs de fonds de vérifier que nous travaillons et que nous servons à quelque chose (critiquer le capitalisme et l'oppression, c'est en effet « servir » puisque cela peut attirer des clients : cruelle ironie).

En somme, « cultural theory » au sens américain majoritaire du terme a grandement contribué à l'annulation en cours, qu'elle soit

⁷ Bleikasten, *op. cit.*, 410.

⁸ *Ibid.*, 412.

⁹ *Ibid.*, 413.

¹⁰ *Ibid.*, 417.

¹¹ Attridge, *op. cit.*, 9. Ce productivisme s'inscrit dans « a globally experienced increase in the weight given to values of the market-place, to the success ethic, to productivity as a measure of worth ». On est frappé, du reste, par ce double impératif universitaire d'innover et de réciter, combinaison qui est aussi celle du marché et de sa propagande publicitaire.

institutionnelle ou commerciale, de la littérature.¹² Mais si la littérature, forme sensible et art de la signifiante et des fuites du sens, est ce qui résiste au prévisible, à la récitation, à la fossilisation du langage dans le déjà-dit, le déjà-su, le déjà-compris, alors elle résiste aux voix sans corps des « doxa » et des institutions : on aura reconnu le vocabulaire de Roland Barthes, critique, écrivain, amateur, et auteur de « fictions théoriques ».¹³

2. Barthes:

Inquiet de l'actuel « mouvement de haine contre la pensée », Pierre Michon¹⁴ rend hommage à la « théorie » en France dans les années soixante-dix, qu'il appelle le plus souvent « l'avant-garde » – comme s'il s'agissait là des derniers grands modernistes : essentiellement Blanchot, le nouveau roman, *Tel Quel*, et surtout Roland Barthes (« un libérateur et un littéraire »)¹⁵. « Les avant-gardes, dit-il, nous ont à la fois empêchés d'écrire et on fait, peut-être, que nous n'avons pas écrit n'importe comment. »¹⁶ Que la théorie littéraire ait pu affecter et inspirer des exigences d'écriture, voilà qui est réconfortant, et témoigne d'une effectivité critique à la fois intellectuelle et esthétique. Si désormais la « théorie » n'a rien à demander aux écrivains, ni rien à leur dire, si rien ne passe ni dans un sens ni dans l'autre, il n'y a pas de quoi pavoiser.¹⁷

¹² Je reprends ici les termes de Pierre Michon sur... le journalisme, « c'est-à-dire l'égalité de tous les livres, et leur annulation réciproque. » Pierre Michon, *Le Roi vient quand il veut*, 202.

¹³ La formule est encore de Pierre Michon, *op. cit.*, 320.

¹⁴ *Ibid.*, 287.

¹⁵ *Ibid.*, 283.

¹⁶ *Ibid.*, 95.

¹⁷ Il est étonnant, par exemple, que les écrivains américains plus ou moins « expérimentaux » fréquemment accueillis à l'Observatoire de Littérature Américaine créé par Marc Chénétier à Paris VII, ne revendiquent jamais d'inspiration « théorique » un tant soit peu récente. Le souci des formes, et le goût de l'aventure esthétique, au demeurant indissociables d'une critique du monde où ils vivent, sont nourris bien davantage par leur

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

Barthes a été, s'est voulu théoricien, en partie. Car on ne peut se satisfaire d'une simple et « aimable causerie » sur la littérature, en vase clos, où l'on se contenterait de dire, de la littérature, que c'est de la littérature¹⁸ : oui, nous pouvons, nous devons faire feu de tout bois. Mais Barthes a quelque chose d'irrécupérable ; il est l'absent de notre premier colloque sur la théorie (il s'ennuyait d'ailleurs dans les colloques, « jusqu'à la détresse »)¹⁹ ; l'absent, au fond, car sans postérité, du *French Theory* de F. Cusset où il figure pourtant. Malgré sa fascination initiale pour la scientificité, délaissée ensuite (« on joue à la science »²⁰), ce qui reste n'est pas une science mais une *manière* (avec ses maniérismes), exemplaire et non reproductible sauf sous forme de pastiche, de répondre à la littérature, et d'en répondre²¹.

Le plaisir du texte, si souvent invoqué pour les notions de « texte de jouissance » et « texte de plaisir » (distinction rendue bien plus rigide qu'il ne l'a voulue), est en réalité un livre oublié : « Il faut affirmer le plaisir du texte contre les indifférences de la science et le puritanisme de l'analyse idéologique », écrit Barthes en quatrième de couverture. Et voici ce que serait la « *Société des Amis du Texte* » :

Ses membres n'auraient rien en commun (...) sinon leurs ennemis : casse-pieds de toutes sortes, qui décrètent la forclusion du texte et de son plaisir, soit par conformisme culturel, soit par rationalisme intransigeant (suspectant une « mystique » de la littérature), soit par moralisme politique,

intérêt pour la littérature et les arts contemporains. Lorsque, à l'inverse, on lit que telles « intellectuelles organiques » conçoivent leur production littéraire comme « un complément de la critique et de la théorie littéraires », il est permis de ne pas se réjouir, non plus, de cette curieuse hiérarchie entre théorie d'abord, et pratique en « complément »...(Claude Cohen-Safir, « Les Littératures multiculturelles et le genre », 598, dans *Les États-Unis*, dir. Denis Lacorne).

¹⁸ R. Barthes, *Critique et vérité*, 776.

¹⁹ R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, 28.

²⁰ *Ibid.*, 104.

²¹ Éric Marty, dans un récent numéro de la revue *Europe* consacré en partie à Barthes, constate que « l'intellectuel n'a pas supplanté l'écrivain en Barthes, il ne fait que l'accompagner comme un double provisoire. » E. Marty, « Science de la littérature et plaisir du texte », 192. L'ensemble du dossier sur Barthes est intéressant.

Anne Battesti

*soit par critique du signifiant, soit par pragmatisme imbécile, soit par niaiserie loustic, soit par destruction du discours, perte du désir verbal.*²²

Tout est dit, mais il est vrai que du même coup, il ne nous reste plus rien (quoi, pas même la « critique du signifiant » ?!) et nous voilà tous au chômage technique : jouissance perverse de Barthes, en effet, affirmant qu'il ne peut, ne veut servir à personne... C'est bien une « perte du désir verbal », en tout cas, qu'on lit un peu partout dans la « theory » anti-textualiste, et c'est *triste*.

Dans le riche héritage de Barthes, il y a donc la défiance envers les gendarmes (« À peine a-t-on dit un mot, quelque part, du plaisir du texte, que deux gendarmes sont prêts à vous tomber dessus : le gendarme politique et le gendarme psychanalytique »²³) ; ainsi qu'une conscience aiguë de la tâche presque impossible, toujours à réinventer, qui pourrait être la nôtre :

*Quel rapport peut-il y avoir entre le plaisir du texte et les institutions du texte ? Très mince. La théorie du texte, elle, postule la jouissance, mais elle a peu d'avenir institutionnel : ce qu'elle fonde, son accomplissement exact, son assomption, c'est une pratique (celle de l'écrivain), nullement une science, une méthode, une recherche, une pédagogie.*²⁴

Il nous faut donc trouver autre chose, faire autrement, mais sans recouvrir complètement cet ailleurs (« atopie », dirait Barthes), cet autrement-qu'une-science, qu'il appelle « la théorie du texte ».

Héritage un peu oublié, encore, que l'aversion pour les arrogances,²⁵ et le dégoût de « la Doxa inexorable », appelée encore « jactance »²⁶ : à savoir, « le sens répété »²⁷, la redite consensuelle, et

²² R. Barthes, *Le Plaisir du texte*, 26-27.

²³ *Ibid.*, 91.

²⁴ *Ibid.*, 95.

²⁵ Trois arrogances, selon Barthes : celle de la *doxa*, celle de la science, celle du militant. *Le Grain de la voix*, 228.

²⁶ R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, 152.

²⁷ *Ibid.*, 126.

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

tout ce qui fait que le discours « consiste » ou « prend » comme un ciment qui sèche. Le littéraire, en revanche, est *ce mode de discours qui ne consiste pas*, même à la relecture. Tandis que partout, toujours, les discours sont en voie de pétrification : « Dès qu'il y a quelque part une mutation du discours, il s'ensuit une vulgate et son cortège épuisant de phrases immobiles ». ²⁸ Tout est à refaire tout le temps, « la fraîcheur du langage » ²⁹ est à retrouver contre « l'ennui des discours prévisibles » ³⁰, elle est à regagner dans la littérature ; et, autrement, dans la théorie nommée aussi « Le discours esthétique » :

Il essaie de tenir un discours qui ne s'énonce pas au nom de la Loi et / ou de la Violence : dont l'instance ne soit ni politique, ni religieuse, ni scientifique ; qui soit en quelque sorte le reste et le supplément de tous ces énoncés. Comment appellerons-nous ce discours ? érotique, sans doute, car il a à faire avec la jouissance ; ou peut-être encore : esthétique, si l'on prévoit de faire subir peu à peu à cette vieille catégorie une légère torsion qui l'éloignera de son fond régressif, idéaliste, et l'approchera du corps, de la dérive. ³¹

Autre nom de la doxa : le discours sans corps, fabrique de lieux communs dans une langue reçue et suffisante : « le stéréotype, c'est cet emplacement du discours où le corps manque ». ³² Car le corps, « la différence irréductible », ³³ est pour Barthes une signature, une unicité énigmatique et impersonnelle qui seule anime le discours et la langue : à la fois un « je » et un « il » ; mais une signature quand même, effet de langue et de corps qui est aussi, je crois, une manière de *s'avancer*. Faute de quoi, l'on parle une langue déjà morte. Et c'est alors que l'on s'ennuie, un peu partout, et par exemple dans les colloques : parfois, il n'y a personne qui parle, on n'entend que la voix de l'institution et ses

²⁸ *Ibid.*, 57.

²⁹ *Ibid.*, 93.

³⁰ *Ibid.*, 152.

³¹ *Ibid.*, 87.

³² *Ibid.*, 93.

³³ *Ibid.*, 178.

signes d'appartenance et de connivence, et en plus cette voix est sérieuse comme la mort -« dead serious ».

3. Pensivité de la littérature :

Joseph Mc Elroy rapporte que Donald Barthelme recommandait ceci aux jeunes auteurs de fiction : « read all philosophy. »³⁴ Je ne suis pas sûre qu'il faille lire toute la philosophie avant d'écrire. Je ne suis même pas sûre qu'il le faille forcément avant de parler de littérature, et certainement pas parce que « la philosophie » serait seule garante du sérieux de la pensée ; lire « toute la littérature » serait un conseil plus précieux encore. Faire les deux, tâche impossible, ce serait parfait. Quelques philosophes ont *écouté* des textes littéraires, et loin de se placer en surplomb, se sont laissés accompagner par la littérature. Pour autant, ce compagnonnage ne va jamais de soi, littérature et philosophie ne cessent de se côtoyer mais ça frotte, ça se raccorde plus ou moins mal, et il y a un passage difficile à se frayer. Des continuités existent, depuis toujours : mille chevauchements, une lisière fertile. Et il n'y a pas simplement d'un côté, du texte, de l'autre, du savoir, comme le postulaient les philosophes anglo-saxons reprochant à Jacques Derrida de ne produire « que » du texte. Pour autant, la littérature est aussi l'autre de la philosophie, même s'il est difficile de dire en quoi au juste : si l'on ne me demande pas ce qu'est la littérature, ce qu'est la philosophie, je crois le savoir à peu près ; si on me le demande, je ne le sais plus. Derrida, dans un article sur cette question, assigne à la philosophie « la nécessité de démontrer », même si ces « régimes de démonstrativité [qui] sont problématiques, multiples, mobiles ». En outre, le mode démonstratif, selon lui, n'est pas non plus étranger à la littérature : nous voilà bien avancés³⁵. J'en appelle à Gilles Deleuze, parlant des écrivains qu'il considère comme « à moitié philosophes » : il fait l'éloge de « leur 'athlétisme' à s'installer dans cette différence même,

³⁴ Joseph Mc Elroy, « Socrates on the Beach: Thought and Thing », 12.

³⁵ J. Derrida, « Y a-t-il une langue philosophique ? », 31.

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

acrobates écartelés dans un perpétuel tour de force. »³⁶ Tout porte à croire qu'il faut un semblable athlétisme, symétriquement, pour philosopher sur la littérature. Mon hypothèse, qui est malheureusement une façon de jouer sur les mots, mais qui je l'espère ne s'y réduit pas, c'est que la littérature est davantage pensive qu'elle ne pense – et là encore, je suis mal à l'aise parce que les philosophes peuvent également être pensifs.

Par «*pensivité*», je n'entends pas un nuage confus et sentimental de demi-idées et d'impressions vagues. Il ne s'agit pas seulement, non plus, de l'opposition entre pensée par concepts, et pensée « par affects et percepts »³⁷. Être pensif, me semble-t-il, c'est simplement être silencieux, c'est un mutisme du penser, ou du penser à quelque chose, et sans que l'on sache à *quoi* au juste. Si la littérature « pense » c'est pensivement, par démonstrativité lacunaire ou intermittente ou réticente, et dans une certaine suspension du savoir : plutôt que démonstrativité, parlons d'une *persuasivité* muette et diffuse, ce qui est l'une des choses les plus difficiles à analyser ou à « théoriser », la littérature étant pourtant le mode de discours le plus persuasif qui soit. Il me semble qu'en parlant des textes, il faut prendre garde à ne pas escamoter cette étonnante pensivité du texte littéraire, par une pensée « théorique » trop sûre et trop sonore : nous sommes là pour « faire parler » le texte, mais aussi pour laisser entendre sa résistance à la pensée. Pierre Michon, par exemple, parle de son écriture, définie avant tout comme « ivresse énonciative », comme d'une « quasi-pensée »³⁸ ; et plus généralement, il évoque « ce précipité de vérité foudroyante, de non-pensée ou plutôt de pensée se constituant dans l'instant même où elle s'énonce, de bluff et d'apparence lisse, que nous appelons les grands textes ». Barthes dit une chose assez proche : « j'ai des idées à même la langue – ce qui est tout simplement écrire. »³⁹ Souvent, les philosophes aussi. Mais la littérature est pensive car il s'y joue un rapport au savoir et à l'élucidation qui me semble spécifique :

³⁶ G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, 65.

³⁷ *Ibid.*, 64 : « L'art ne pense pas moins que la philosophie, mais il pense par affects et percepts. »

³⁸ P. Michon, *Le Roi vient quand il veut*, 117.

³⁹ R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, 88.

Anne Battesti

les textes littéraires produisent du savoir mais en dépendent, en perdent, en ruinent, ne thésaurisent pas, ne saisissent rien⁴⁰.

Bien sûr, Jean-François Lyotard dit, de la philosophie, un peu ce que je viens de dire de la littérature : « vous n'avez rien de sûr à dire, c'est la condition générale du parler philosophique. »⁴¹ Lyotard, pour qui la philosophie c'était « figurer, et pas seulement concevoir »⁴², n'a pas cessé de parler du silence des œuvres, d'un reste réfractaire, et s'est toujours soucié de ne pas recouvrir le voir par le savoir, de ne pas sacrifier l'écoute au discours :

*Lyotard assigne aux concepts et au discours des sciences humaines et de la philosophie l'urgence de montrer ce qui rend la vérité de l'art irréductible à toute théorie – cette part irréductible qu'il appelle « figure ».*⁴³

« Nul ne sait écrire », affirmait Lyotard au commencement de *Lectures d'enfance* (1991), soulignant une dissociation entre écriture et savoir qui est pour moi, par excellence, celle qu'opère la littérature. Contre la grosse pensée et le savoir assuré de discours « théoriques » se voulant en pleine possession de leurs moyens (je sais, moi, ce que le texte ne sait pas), le mot de « recherche » retrouve ici du sens : « On écrit parce qu'on ne sait pas ce qu'on a à dire, pour essayer de le savoir. »⁴⁴

⁴⁰ P. Michon : « la littérature est un acte de non-savoir mais qui doit savoir », *ibid.*, 179.

⁴¹ J.-F. Lyotard, « L'endurance et la profession », 198.

⁴² *Ibid.*, 204.

⁴³ A. Wald Lasowski, « Signé Lyotard », 225.

⁴⁴ J.-F. Lyotard, *Moralités Postmodernes*, 109. Et l'auteur poursuit, sur le slogan fameux « publish or perish » : « Votre no man's land n'a d'intérêt qu'exprimé et communiqué. Hautes pressions sur le silence, pour en accoucher l'expression [...]. Les institutions veillent à ce que nous soyons tous postés sur le seuil de nous-mêmes, tournés au dehors, bienveillants, prêts à entendre et à dire, discuter, protester, nous expliquer. [...]. Mais il y a dans ce soi un autre, celui ou cela avec quoi il se rencontre ou cherche à se rencontrer pendant les heures secrètes. »

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

*Ce que j'ai à dire, je n'en sais rien [...]. Car il me semble que je n'ai jamais aimé que ce qui ne se laissait pas savoir ni assagir.*⁴⁵

Cela rappelle assez justement l'expérience de la lecture des textes littéraires : je viens de terminer ma lecture, et je n'ai *rien à dire*. Dans ce métier, c'est dommage, aussi fais-je quelques efforts et j'en trouve, des choses à dire, parfois beaucoup, ou même trop. Mais au fond, je ne sais pas quoi dire, et la littérature est bien le régime de discours qui nous laisse à ce point cois – sans doute, et entre autres, parce que ces textes ne sont pas contradictibles. Ce qui m'est advenu en lisant n'est pas tout à fait de l'ordre d'un savoir nouveau que je viendrais d'acquérir, pas tout à fait de l'ordre d'une pensée que je pourrais paraphraser, amender ou contredire, et ne ressemble pas non plus à une rêverie hallucinatoire informulable. Ce rien-à-dire n'est pas vide, pas creux, mais il résonne longtemps en moi, accompagne encore ce que finalement je vais dire. Hébéture du lecteur, dans sa passivité imitative :

*Qu'est-ce en effet qu'un lecteur ? – sinon quelqu'un qui, lisant un texte dont il entend fort bien la langue, mais sans pouvoir pour autant la parler, en reste sans voix, comme aphone – infans – devant l'évidence incontournable de cette chose sur laquelle on n'a pas prise, dont rien ne reste et pourtant tout reste à dire ?*⁴⁶

Le théoricien, ou le critique puisqu'on aura compris que je préfère ce terme plus incisif et moins prétentieux⁴⁷, est celui qui s'arrache à cette hébéture, revenant qui se ressaisit, d'abord et longuement pensif (ne sachant trop à quoi il pense), avant de retrouver sa voix et de réfléchir. Mais ne peut-on surmonter le rien-à-dire, tout en en lui donnant à s'exercer ? La critique chercherait alors, non

⁴⁵ J.-F. Lyotard, *Misère de la philosophie*, 119.

⁴⁶ S. Plümper-Hütterbrink, *De la lecture, selon Walter Benjamin et Ludwig Wittgenstein*, 10.

⁴⁷ A moins de prendre le « théoricien » en son sens premier, et aristotélicien : la « theoria » comme « observation », ou « contemplation ». Voir l'article de M. Duplay dans ce recueil.

Anne Battesti

seulement à témoigner de ce rien-à-dire, mais à le « comprendre » aux deux sens du terme, porteuse en cela de sa propre limite silencieuse, qui est aussi la source majeure de son plaisir. Dans la citation que je viens de faire, il est question d'une « enfance » aphone, et l'on pense encore à Lyotard. Ce que Lyotard nomme « enfance », ce qui ne se parle pas mais hante le discours, cette chose intraitable et donc réfractaire à la présentation comme à l'articulation, cette enfance, donc, a un peu à voir avec une *idiotie* du lecteur que j'ai à l'esprit, et avec une « passibilité » muette que la lecture des textes littéraires fait en effet éprouver ou entrevoir. Cependant, je ne veux pas tirer toute « la littérature » du côté de l'enfance, ni du sublime, tels que Lyotard les a admirablement pensés ; j'ai en tête quelque chose de plus idiot en effet, et qui m'est venu de la littérature et non de la philosophie.

4. La littérature, ou l'idiotie de la famille ?

À la limite, la littérature nous rend idiots – un peu plus que nous ne l'étions déjà (en même temps qu'elle nous rend intelligents, beaucoup plus que nous ne l'étions). Et je me demande si un spectre ne hante pas la littérature : le spectre de l'idiotie – l'autre de l'intelligence théoricienne. Je ne pense pas seulement, en vrac, à « [...] a tale told by an idiot / Full of sound and fury, signifying nothing », à Don Quichotte (qui est du reste l'une des sources majeures de *L'Idiot* de Dostoïevski) ; à Uncle Toby ; pas seulement à « The Idiot Boy » de Wordsworth, qui est peut-être la poésie elle-même ; ou à l'idiotie de Flaubert, ou à Bartleby le copiste ou Billy Budd le bègue, au Benjy de Faulkner, au Slothrop de Pynchon, à tant d'autres... et même aux personnages de James, par exemple, à l'intelligence bouleversante et en fin de compte dessaisie ou mutique. Je crois, plus généralement, que l'idiotie, ainsi que la bêtise, sont l'un des grands sujets de la littérature : qu'est-ce que comprendre, ne pas comprendre, savoir, ne pas savoir ? Comment comprend-on, ou ne comprend-on pas ? Qu'est-ce qu'expliquer, ou en être incapable, ou renoncer à le faire, renoncer à dire tout en discourant ? L'idiot, avec ses deux cousins adverses que sont d'une part le fou, et d'autre part

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

l'homme ordinaire, ou le médiocre, ou l'insignifiant, me semblent tenir une place dévorante dans nombre d'œuvres littéraires.

J'ai quelques cautions philosophiques, à commencer par Deleuze qui place l'idiot au rang des « personnages conceptuels », de Descartes (l'idiot du *cogito*, celui qui dit « je » et « veut penser par lui-même »)⁴⁸ à Dostoïevski : l'idiot, dans ses singularités historiques différentes, serait le « penseur privé »⁴⁹, par opposition au « professeur public ». De fait, l'étymologie du mot « idiot », le grec *idios*, désigne : le simple, le particulier, le privé, n'appartenant pas au gouvernement ; l'homme du peuple, le simple citoyen, par opposition au magistrat et à l'homme politique (c'est, à partir de là, l'*idiotus* latin qui devient péjoratif et associé à la seule ignorance). Par ailleurs, j'ai cherché aussi quelque secours du côté de Clément Rosset, pour qui l'idiotie du réel est opacité, silence du sens, ou encore l'éclat de ce qui est et n'appelle nulle interprétation.⁵⁰ Mais je saisis mal quel est chez lui le statut de la langue (elle ne pourrait dire que « il y a... », sous peine de grandiloquence ?) ; et en particulier le statut de la littérature, qui n'a rien pour être du « bon » côté selon Rosset, celui du réel, et qui pourrait même être définie par sa « grandiloquence », transformant le petit en grand et l'insignifiant en signifiant. Il manque chez Rosset, sans doute, une pensée aboutie du langage, même si la notion de grandiloquence est séduisante, et souvent utile : j'aime bien, je l'avoue, l'idée que la théorie serait le commentaire « grandiloquent » de l'idiotie du texte, propre à escamoter commodément son objet sous prétexte de l'expliquer... même si je n'y crois qu'à moitié, entre autres raisons parce que la grandiloquence selon Rosset me semble en fin de compte mal définie.

Revenons au « penseur privé » de Deleuze, et à l'idiot de Dostoïevski, qui tantôt comprend mal, tantôt comprend trop bien et mieux que les autres. Le prince Mychkine, l'épileptique qui se présente à plusieurs reprises comme un être sans mesure (« je n'ai pas le sens de

⁴⁸ G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, 68.

⁴⁹ *Ibid.*, 61. C'est moi qui souligne cette formule, que Deleuze dit emprunter à Chestov mais sans référence précise.

⁵⁰ Voir, entre autres, de C. Rosset : *Le Réel : traité de l'idiotie*.

la mesure »), est porteur d'un désordre incalculable : « the prince puts forward the element of incalculability », écrit Avital Ronell⁵¹. Il perturbe les échanges réglés, dérègle en effet la circulation de l'argent, et défait jusqu'à la catégorie du « propre ». Il est, en outre, calligraphe, imitant à la perfection toutes les écritures manuscrites : il y a du « caméléon » en lui, et à travers l'idiot ce sont ainsi toutes les figures de l'imitation, de la plasticité, de la simulation ou de la singerie qui peuvent apparaître. Valérie Deshoulières, dans une étude sur l'idiotie dans la littérature et le cinéma, marque de façon convaincante les continuités entre être idiot, et faire l'idiot⁵² ; elle montre les parentés de l'idiotie et des talents mimétiques, l'idiot trouvant certains de ses visages possibles dans l'histriion simulateur, ou dans le « trickster » des contes populaires, mais aussi dans le poète-caméléon de Keats. Je ne peux, et sans toutefois méconnaître le regrettable flou essentialiste de mon vocabulaire, que penser ici à « la littérature ». Car il y a bien, comme le montre V. Deshoulières, une puissance critique de l'idiotie, qui me semble analogue à celle des textes littéraires : une critique de la maîtrise, du savoir et du pouvoir, et toujours solidaire de la critique des formes pétrifiées. Car l'idiot discrédite quiconque pense incarner la vérité ; et sans doute, en effet, la littérature est-elle, bizarrement, le mode de discours qui a, dans sa grande défiance envers la vérité, les plus grands égards pour la vérité.

S'il existe bien une idiotie littéraire, elle est dressée contre la bêtise, que l'on pourrait mettre comme Flaubert du côté de la *doxa* bourgeoise, ou bien dans le « zèle pétrifiant » de l'Intelligence érigée en statue⁵³. Tandis que l'idiotie, refusant de coopérer avec ces arrogances, incapable d'adhérer à quelque système tant elle est, jusqu'à l'hébétude, poreuse à la réalité, opte pour un non-savoir éminemment plastique, et esthétiquement fertile. Pour autant, on ne peut pas toujours départager

⁵¹ A. Ronell, *Stupidity*, 206.

⁵² V. Deshoulières, *Métamorphoses de l'idiot*, 78.

⁵³ *Ibid.*, 88.

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

si facilement idiotie et bêtise⁵⁴ ; ni, bien sûr, distinguer la bêtise de l'intelligence, comme Barthes en avait la conscience aiguë :

*J'ai en effet une grande fascination pour la bêtise. Et en même temps, une grande nausée, bien sûr. Il est très difficile de parler de la bêtise, puisque le discours de la bêtise est un discours dont on ne peut s'exclure simplement.*⁵⁵

Avital Ronell a réfléchi à la circulation aussi bien qu'aux antagonismes entre pensée, bêtise, et idiotie. Elle montre comment comprendre, et ne pas comprendre, se mêlent inextricablement. Comprendre ne vient pas de façon pure, sans son contraire, et pour elle, ce que met en œuvre la littérature, c'est bien le *problème* du comprendre : « the drama of understanding », plutôt que « the comforting smoothness of interpretive syntheses. »⁵⁶ S'il est vrai que « all literary texts, intimate with gaps in cognition, put the conditions of understanding on trial »⁵⁷, il faut prendre au sérieux cet heureux défi à l'intelligence théoricienne : que comprendre et savoir ne soient pas des problèmes irréductibles, intrinsèques à notre activité de lecteurs « savants », c'est ça qui serait bête. Que, en outre, les deux gestes littéraires et solidaires de parler, et de se taire dans une fuite pensive, ne soient pas pour nous des questions : là encore, ce serait trop bête.

Nous ne savons pas trop ce que nous faisons, ou du moins, espérons-le. Comment parler d'un texte, d'un livre de littérature ? Et comment penser de nouveau, sans faire toujours la même chose, ni la dernière chose à la mode ? Si l'on ne se satisfait pas de dire, de la littérature, que c'est de la littérature (encore qu'il y ait des manières de le dire avec fraîcheur, avec folie, avec rigueur), la question se pose à

⁵⁴ Flaubert lui-même, adoptant une idiotie militante, est à la fois révolté par la bêtise, et épris de « bestialité » : « ce que j'ai de meilleur, écrit-il un jour à Louise Collet, c'est la poésie, c'est la bête. » (cité par V. Deshoulières, 86). Et Félicité dans « Un cœur simple », de quel côté faudrait-il la situer ?

⁵⁵ R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, 241.

⁵⁶ A. Ronell, *Stupidity*, 104.

⁵⁷ *Ibid.*, 100.

chaque fois, alors que nous cherchons à surmonter ou maquiller notre « rien-à-dire » : quels dehors, quelles lisières, permettront de retenter l'aventure ? Et comment ainsi dire à *nouveau* que c'est de la littérature ? Il faudrait autant de tact que d'athlétisme, sans oublier les silences, à ménager parmi toute cette intelligence et cette bêtise enchevêtrées, souvent solidaires, parfois interchangeableables, qu'on nous enjoint de produire en quantité...

Persuasivité, pensivité, idiotie : j'aime à croire que ces notions ont une énergie critique – parce que je peux bien le dire maintenant, j'ai moi aussi envie de critiquer la société. La part utopique, qui est à mes yeux l'une des leçons spécifiques de la littérature, je la vois entre autres dans les figures ou les fantômes de « penseurs privés » et indociles, chacun signataire inconnu de sa parole, chacun *idios* démocratique et incalculable, dont aucun discours mort ne viendrait à bout. Les textes littéraires sont, doivent être pour nous, un modèle de contestation du monde, un parmi quelques autres, mais irremplaçable : « to contradict the world », dit un personnage de Thomas Pynchon,⁵⁸ « à même la langue » et dans l'aversion pour la récitation et l'obéissance. À propos de la théorie littéraire, le dernier Barthes, le plus nietzschéen, parlait également d'utopie : dans *Roland Barthes*, il cite le maître (« nous sommes scientifiques par manque de subtilité ») et imagine ceci, contre toute parole figée : « au contraire, par utopie, une science dramatique et subtile »⁵⁹.

Il y a une résistance de l'art, dont il nous faut témoigner sans relâche et par tous les moyens qu'il nous plaira. Si j'emploie ce mot de « résistance », pourtant bien fatigué d'être brandi à tout bout de champ, c'est qu'ici, chez Jean-François Lyotard, on ne trouve nulle facilité de posture héroïque: « Telle est la *résistance* de l'art [...] : que la détermination ne vient pas à *bout* de la naissance. »⁶⁰ Et Lyotard nomme ainsi le sentiment du beau :

⁵⁸ T. Pynchon, *Against the Day*, 354. Où il est question, entre mille autres choses, d'« honorer l'idiotie d'autrui » (« honoring the idiocy of others », 826).

⁵⁹ R. Barthes, *RB par RB*, 164.

⁶⁰ J.-F. Lyotard, *Lectures d'enfance*, 126.

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

une région de résistance à l'institution et à l'établissement où s'inscrit et se cache ce qui arrive 'avant' qu'on sache ce que c'est et qu'on veuille en faire quoi que ce soit. ⁶¹

Anne BATESTI
Université Paris Ouest Nanterre la Défense

⁶¹ J.-F. Lyotard, *Misère de la philosophie*, 41. Lyotard poursuit : « Ce plaisir est une inscription sans support, et sans code de lisibilité. Misérable, si l'on veut. C'est la tâche des littératures et des arts, de ce qu'on appelle l'écriture, de le réinscrire selon sa misère, sans le combler, sans s'en débarrasser. »

Anne Battesti

Ouvrages cités

- Attridge, Derek. *The Singularity of Literature*. London, New York: Routledge, 2004.
- Barthes, Roland. *Critique et Vérité*. Paris : Seuil, 1966.
- Barthes, Roland. *Le Plaisir du texte*. Paris : Seuil, 1973.
- Barthes, Roland. *Roland Barthes*. Paris : Seuil, 1974.
- Barthes, Roland. *Le Grain de la voix*. Paris : Seuil, 1975.
- Barthes, Roland. *Roland Barthes par Roland Barthes*. Paris : Seuil, 1980.
- Barthes, Roland. *Œuvres complètes*. Paris : Seuil, 1993 - .
- Bleikasten, André. « Y a-t-il une critique américaine ? ». *Revue Française d'Études Américaines* 65 (1995).
- Cusset, François. *French Theory*. Paris : La Découverte, 2003.
- Deleuze, Gilles, et Félix Guattari. *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris : Minuit, 1991.
- Derrida, Jacques. « Y a-t-il une langue philosophique ? » *A quoi pensent les philosophes ?* Mutation : 102. Paris : Autrement, 1988.
- Deshoulières, Valérie. *Les métamorphoses de l'idiot*. Paris : Klincksieck, 2005.
- Kohler, Sheila. « Les *Writing schools* vues de l'intérieur ». *Critique* 675-676 (2003).
- Lacorne, Denis (dir.) *Les États-Unis*. Paris : Fayard / CERI, 2006.
- Liotard, Jean-François. « L'endurance et la profession ». *Critique* 369 (1978).
- Liotard, Jean-François. *Lectures d'enfance*. Paris : Galilée, 1991.
- Liotard, Jean-François. *Moralités Postmodernes*. Paris : Galilée, 1993.
- Liotard, Jean-François. *Misère de la philosophie*. Paris : Galilée, 2000.
- Mc Elroy, Joseph. « Socrates on the Beach: Thought and Thing ». *Revue Française d'Études Américaines* 93 (2002).

La théorie, et l'idiotie pensive de la littérature

Marty, Eric. « Science de la littérature et plaisir du texte ». *Europe* (août-septembre 2008).

Michon, Pierre. *Le Roi vient quand il veut*. Paris : Albin Michel, 2007.

Plümper-Hütterbrink, Siegfried. *De la lecture, selon Walter Benjamin et Ludwig Wittgenstein*. Paris : La main courante, 2006.

Pynchon, Thomas. *Against the Day*. New York : Penguin Books, 2006.

Ronell, Avital. *Stupidity*. Urbana and Chicago : University of Illinois Press, 2002.

Rosset, Clément. *Le Réel : traité de l'idiotie*. Paris : Minuit, 1977.

Wald Lasowski, Aliocha. « Signé Lyotard ». *Europe* 949 (2008).